

L'inedito

SEI LETTERE DALL'EGITTO (1798-1799)

GASPARD MONGE

1

A madame Monge

Au Caire 29 vendémiaire an VII [20 ottobre 1798]

Le convoi qui doit, ma chère amie, porter en France les paquets dans lesquels est la lettre que je t'ai écrite hier, vient de me prévenir de son départ qui doit avoir lieu ce soir, et il m'a engagé à lui donner une lettre pour toi. Quoiqu'il soit maladroit de donner deux lettres au même porteur, je profite néanmoins de l'occasion parce qu'il pourrait arriver que, forcé de jeter ses paquets à la mer, il conservât une lettre particulière. Ainsi je t'écris à la hâte sur le bout de la table du général en chef.

Nous nous portons tous très bien; il ne nous manque que nos femmes et nos enfants et nos amis de Paris pour être heureux.

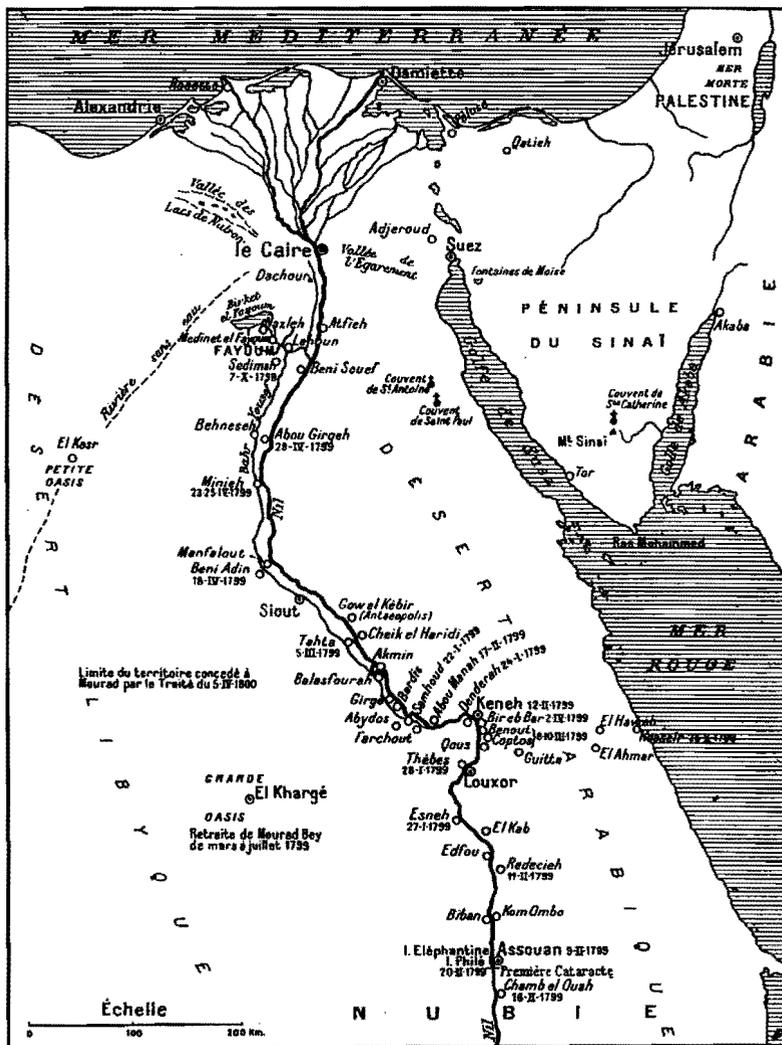
Le général Desaix a eu un grand avantage dans la Haute Égypte, sur Mourad Bey, qu'il a poussé dans le désert.

Nous ne savons si ce Bey fuira dans les oasis qui sont au milieu du désert (et dans ce cas il affamerait les pauvres habitants de les oasis et il mourrait ensuite de faim) ou s'il remontera le désert pour rentrer plus haut dans la Haute Égypte. Lorsque cette affaire sera terminée, je m'empresserai d'aller voir cette antique Thèbes aux cent portes et j'aspirerai à retourner auprès de toi.

Adieu ma chère amie, aime moi toujours, pense à moi comme je pense à toi; Fais mes compliments à nos enfants et aux enfants de nos enfants, et à nos frères et sœurs, et compte sur l'inviolable attachement de ton ami

Monge

[Ms 2192, Bibliothèque de l'Institut de France, Paris]



Cartina dell'Egitto

SEI LETTERE DALL'EGITTO (1798-1799)

2

A madame Monge

Au Caire le 4 brumaire an VII [25 octobre 1798]

Quoiqu'il n'y ait que quelques jours, ma très chère amie, que je t'ai écrit trois ou quatre lettres et que celle ci qui partira vraisemblablement par le même bâtiment que les autres te parviendra en même temps qu'elles, si elle passe, je m'empresse de t'écrire parce qu'un événement qui vient d'avoir lieu ici et dont vous pourriez avoir des nouvelles par Alexandrie (ou peut-être il est mal connu) pourrait vous donner de l'inquiétude.

Le 30 vendémiaire, il s'est fait ici une insurrection contre les Français. Cette démarche qui a été subite et pour laquelle le secret avait été bien gardé, aurait pu avoir des suites très graves, si ces gens avaient eu autant de prudence et de sagesse que de fanatisme. Il a fallu deux jours pour les réduire, parce que le peu de largeur des rues ne permettait pas de porter l'artillerie partout où elle était nécessaire. Les premières hostilités se sont faites contre la maison du général Dufalga, peut-être parce qu'étant remarquable et connu par sa jambe de bois et passant, je ne sais pourquoi, pour un des promoteurs de l'expédition en Égypte, on voulait exercer contre lui quelque vengeance; peut-être aussi parce que, ayant reçu depuis deux jours un grand convoi d'objets d'imprimerie, de caisses de livres et d'instruments de physique et de mathématiques, (que les gens du pays auront pensé être un trésor), on aura eu l'espoir de faire une bonne capture par le pillage. Il n'était pas chez lui; la maison a été d'abord défendue par le petit nombre de personnes qui y étaient; mais elle a été forcée et pillée avant qu'on pût y porter du secours. L'insurrection s'est ensuite manifestée successivement dans les principaux quartiers de la ville. L'Institut où nous demeurons n'a été menacé que le lendemain. Nous avons pris les mesures nécessaires pour faire une rigoureuse résistance. Nous étions assez bien armés, mais une forte patrouille commandée par le général Lannes étant arrivée précisément au moment où deux colonnes se portaient sur nous de deux côtés opposés, elle les a dispersées et

notre bonne contenance n'a pas été mise à l'épreuve. Le général Dufalga et les officiers du génie n'ont eu personnellement aucune blessure excepté Say qu'en a eu une très légère qui ne l'empêche pas d'aller et de venir.

Malus se porte bien ainsi que Berge. J'ai vu ce dernier hier se portant à merveille. Aucun de ceux de ta connaissance n'a eu de mal. Nous avons perdu, dès le matin du premier jour, le général Dupuy, commandant la place du Caire, qu'a été assassiné d'un coup de pique. C'est un brave de moins. Nous avons aussi perdu le citoyen Sulkowsky, aide de camp du général en chef, jeune homme d'une grande expérience. Il était membre de l'Institut du Caire, il était brave militaire et philosophe éclairé. Nous avons perdu quatre personnes de la Commission des Sciences et Arts. Les unes ont été tuées en sortant de la maison du général Dufalga, les autres surprises et tuées dans les rues.

Du reste notre perte en général, n'a pas été trop grande. Nous n'avons que 35 blessés dans les hôpitaux, mais les rebelles ont payé chèrement leur incartade. Il est impossible de savoir au juste le nombre de leurs morts, parce qu'ils ont grand soin de retirer les cadavres de leurs gens et de les enterrer secrètement. On a fait justice prompte de tous les chefs pris, et actuellement on recherche les autres et à mesure qu'on les découvre on les exécute. Nous profiterons de cette leçon. On prend les mesures les plus promptes et les plus efficaces pour notre sûreté et pour assurer nos communications.

Nous avons bien à nous louer des soins qu'a pris de nous le général en chef. A tout moment il nous expédiait des ordonnances pour être informé de notre situation et, si nous avions été attaqués, nous n'aurions pas été longtemps sans être secourus.

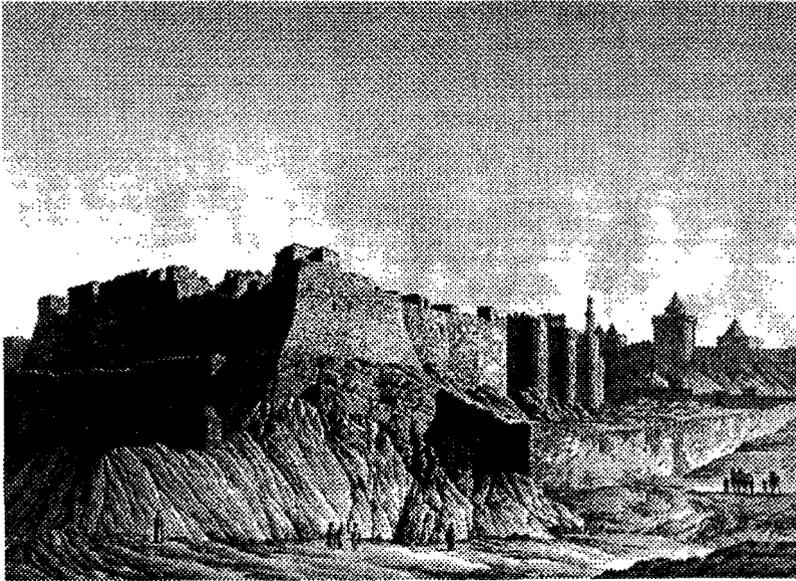
En voilà bien long, ma chère amie, et peut-être trop, mais il m'a semblé qu'il fallait cela pour te tranquilliser. Cette aventure m'a fait du bien. Depuis quelques jours je ne transpirais plus et je n'étais pas aussi bien portant que de coutume. Le mouvement qu'il nous a fallu faire pour exécuter nous mêmes nos retranchements en terre a rétabli chez moi le cours de la transpiration, et je suis aussi gai et aussi vif qu'à l'âge de trente ans. Ainsi j'espère qu'à mon retour

SEI LETTERE DALL'EGITTO (1798-1799)

tu ne me trouvera pas aussi vieilli que tu t'y attends, et que ma bonne sœur sera encore toute fière d'avoir un beau frère qui, pour un grand père, ne sera pas encore décrépît. Adieu, ma chère amie; mille caresses à nos enfants, à nos gendres, à nos frères et sœurs et compte sur le tendre attachement de ton bon ami.

Monge

[Ms 2192, Bibliothèque de l'Institut de France, Paris]



La cittadella del Cairo

GASPARD MONGE

3

A madame Monge

Au Caire 24 brumaire an VII [14 novembre 1798]

J'ai quelque lieu d'espérer, ma très chère amie, que ma dernière écrite après l'insurrection du Caire te parviendra. C'est Louis Bonaparte, frère du général en chef, qui en était chargé; nous savons qu'il a pu partir d'Alexandrie et qu'il a échappé à la surveillance des Anglais. Pourvu qu'il ne lui arrive pas d'accident, c'est-à-dire que les ennemis ne le rencontrent pas dans la traversée, tu auras de mes nouvelles.

L'insurrection dont je te parlais a été heureuse sous un point de vue et, si elle n'avait pas été aussi chère, elle aurait été désirable. Jusque là, les Français n'avaient vaincu que l'ancien gouvernement d'Égypte; ils n'avaient ni combattu ni vaincu les Égyptiens, qu'on avait toujours traités avec une douceur et des ménagements exemplaires. On avait respecté leurs usages, leur religion, leurs préjugés, et peut-être attribuaient-ils à quelque sentiment de faiblesse les égards que tout le monde, jusqu'au dernier tambour de l'armée, leur montrait. Mais actuellement, ils ont éprouvé notre force. Leur perte dans cette affaire s'élève à 2000 hommes sans compter les chefs (prêtres et autres) qui ont été exécutés le lendemain et les jours suivants, et ils n'ont pas envie d'y retourner.

Ce sont les Arabes du Mont Sinaï qui ont coutume d'apporter du charbon au Caire, quoiqu'ils demeurent à environ 60 lieues d'ici, de l'autre côté de la Mer Rouge. Depuis notre invasion, ils n'avaient pas osé venir en Égypte. Quelques uns d'eux qui étaient venus il y a un mois pour escorter quelques grecs, ayant été bien traités par le général en chef, ont encouragé (à leur retour) leurs camarades et ils sont venus les jours derniers en caravane avec environ 500 chameaux chargés de charbon, de gomme arabique et de fruits. Cette fois-ci ils ont amené avec eux un des moines du Mont Sinaï pour leur servir d'interprète auprès du général, et le moine lui a présenté des fruits de son jardin. Il y avait des poires, des pommes qui étaient fort bonnes, mais ce qu'il y avait de meilleur, c'était des

SEI LETTERE DALL'EGITTO (1798-1799)

raisins frais excellents et dont nous avons mangé avec plaisir, car depuis trois mois la récolte en est mangée dans ce pays-ci et nous n'avons plus de fruits dans ce moment que les dattes sèches. Nous avons tous été voir cette caravane qui est fort contente du général et qui dit de lui: qu'il a le bras de fer et la bouche de miel.

Depuis que nous sommes en Égypte le ciel est toujours beau, le soleil est toujours brillant et si jamais nous y voyons quelques gouttes d'eau de pluie, ce sera pour nous un phénomène. Les chaleurs n'ont jamais été insupportables et lorsque le thermomètre pendant l'été était à 27 et 28 degrés, il soufflait constamment un vent de nord qui donnait à l'atmosphère de la salubrité. Actuellement les chaleurs sont modérées; les matinées même sont fraîches; au soleil levant le thermomètre est à 10 degrés; notre jardin qui était rempli d'eau pendant l'inondation, est actuellement semé en trèfle pour la nourriture de notre basse cour et de notre ménagerie et présente une verdure charmante pour tout pays, mais qui l'est bien davantage au Caire où tout est sec comme au milieu du désert, en sorte que nous passons une vie fort douce. Lorsque ce pays-ci aura été habité, bâti, planté, percé pendant cinquante ans par les Français, ce sera un paradis terrestre. Les propriétaires viendront passer l'hiver ici pour améliorer leurs possessions et courront au printemps manger leurs revenus à Paris.

Rien ne nous contrarie que de ne pas recevoir de nouvelles de notre pays.

Je viens de suspendre ma lettre pour assister à la lecture des papiers d'Europe qui viennent de nous arriver et que le commandant de l'escadre anglaise a envoyés au général en chef. Nous voyons que vous ne saviez pas encore à cette époque notre débarquement à Alexandrie et encore bien moins la défaite presque entière de notre pauvre escadre. Si l'amiral Brueys, qui a eu un mois entier pour cela, avait eu l'esprit d'entrer dans le port d'Alexandrie ou de se retirer, soit à Malte, soit à Corfou, au risque d'y être bloqué, notre expédition serait la plus brillante possible. Mais l'effet de ce malheureux combat sur les opinions en Europe peut être fatal. Déjà nous voyons que le roi de Naples menace la République romaine; ce sera bien pis quand il n'aura plus rien à redouter de cette

GASPARD MONGE

flotte française. Les conférences interminables de Rastadt auront-elles été interrompues? Allons nous retomber dans une guerre atroce et pour laquelle il est difficile que nous ayons la même énergie? L'ignorance totale où nous sommes de l'état de l'Europe augmente nos inquiétudes.

J'ai vu dans les papiers une lettre que je t'ai écrite et une autre sans nom qui n'est pas de moi. Je ne suis pas, comme Lalande, fort curieux que mon nom soit sur les gazettes. Les lettres que je t'écris rapidement et avec abandon ne sont pas faites pour être publiées.

Je ne sais pas comment notre bonne Louise aura fait ses couches. Je suppose Emilie de retour à Nuits. Je vous crois en bonne santé et je vous embrasse tous bien tendrement. Mille amitiés à toute la famille et croyez que je pense souvent à vous. Berthollet se porte bien ainsi que tous nos amis.

Monge

[Ms 2192, Bibliothèque de l'Institut de France, Paris]

A madame Monge

Au Caire le 22 frimaire an VII ère républicaine [12 dicembre 1798]

Je crois, ma très chère amie, que ce sera le citoyen Poulain qui te remettra la présente, si toutefois il peut tromper sur toute la route la surveillance des Anglais et arriver jusque sur une terre amie. Le citoyen Poulain, capitaine de frégate, t'intéressera certainement, 1° parce qu'il est de Charleville (je connaissais beaucoup la maison respectable de son père qui jouissait d'une grande considération). 2° parce que nous étions ensemble sur le Nil, et dans le même petit bâtiment, le jour que notre flottille a combattu contre les Mamlouks, et que j'ai beaucoup à évaluer des attentions continuelles qu'il a eues pour moi pendant tout le trajet. 3° enfin, parce que venant du Caire où il a connaissance de l'état respectable dans lequel nous sommes, il fera un récit plus fidèle et plus flatteur que ne sont ceux des fugitifs qui ont abandonné lâchement l'expédition.

Si vous n'avez de nos nouvelles que celles que les Anglais peuvent vous avoir fait passer, vous devez avoir des inquiétudes, parce qu'eux-mêmes sont dans l'erreur sur notre compte. L'expédition d'Égypte a été parfaitement exécutée. Nous sommes les maîtres du pays. Des deux principaux Beys, le premier Ibrahim Bey, qui était resté au Caire avec ses forces pendant la bataille des Pyramides, a été obligé de fuir en abandonnant le Caire et de se retirer d'abord à Bilbays sur la route de la Syrie, d'où il a été chassé ensuite et obligé de traverser le désert jusqu'à Gaza où il est resté depuis cette époque. Le Pacha de Syrie ne lui permet pas d'entrer sur son territoire et lui fournit environ 700 livres par jour qui ne suffisent pas pour entretenir la petite armée campée en dehors de la ville. Les trois quarts de cette armée l'ont déjà abandonné et il est hors d'état de nous nuire; car nous occupons toute l'Égypte de ce côté et nous avons fortifié la dernière ville qui se nomme Salheyeh de manière à ne rien craindre du côté de la Syrie.

L'autre Bey qui se nomme Mourad, après avoir perdu la bataille

des Pyramides sur la rive occidentale du fleuve, ne peut pas passer le fleuve sous les yeux de l'armée victorieuse et se retire vers la Haute Égypte. Bientôt l'inondation nous empêcha de pousser plus loin l'invasion et le général Desaix fut chargé avec une petite division de le contenir et trouver de lui faire évacuer le Fayoum. Ce qu'il a parfaitement exécuté.

Le Fayoum est la seule vallée latérale qui communique à celle du Nil. C'est un pays arrosé par le Nil; il a 7 lieues de profondeur et autant de largeur; il est cultivé dans toute son étendue et le général Desaix m'a dit qu'il était plus beau et plus fertile que tout ce que nous connaissons dans la Basse Égypte.

Pendant l'inondation, le général en chef s'est fortement occupé à rétablir la discipline et l'organisation de l'armée. Il a monté une grande partie de la cavalerie qui avait laissé ses chevaux en France et il vient de donner 1200 hommes de cavalerie au général Desaix qui avec d'autres renforts d'infanterie terminera d'ici à peu de temps l'affaire de Mourad Bey, et alors la possession de l'Égypte, qui déjà est entièrement occupée, ne sera plus contestée.

Ce sera alors que nous monterons aussi dans la Thébàïde, et que nous irons voir les ruines de cette antique ville qui sont encore aujourd'hui dans le même état où elles étaient du temps des historiens le plus anciens. Car, comme il ne pleut jamais dans cette singulière vallée (depuis que nous sommes en Égypte je n'ai pas vu tomber une seule goutte de pluie et tous les jours le ciel est pur; c'est un bon pays pour les astronomes) et comme il n'y gele pas, les monuments d'architecture s'y conservent bien plus longtemps que dans tout autre climat.

Le général en chef fait fortifier tous les points importants de l'Égypte; je te parlais tout à l'heure de Salheyeh; mais la ville de Bilbays qui est à moitié chemin est aussi fortifiée comme place de seconde ligne en cas d'attaque par la Syrie. Damiette et Alexandrie sont mises dans un état respectable et la flotte anglaise n'a pas osé mettre ses menaces.

La ville du Caire, qui n'est pas plus ancienne que la conquête de Mahomet, est environnée et obstruée d'un grand nombre de montagnes assez hautes et formées de tous les décombres des démolis-

SEI LETTERE DALL'EGITTO (1798-1799)

tions successives des maisons de la ville. Comme la plus part des maisons sont bâties en briques sechées au soleil, lors qu'on en démolit une il y a une grande quantité de décombres qu'il faut porter quelque part; on les a emportés de tout côté pour ne pas mettre, au dessus de l'inondation, le terrain sur lequel on les aurait répandus, et il en est résulté beaucoup de montagnes assez hautes. Le général fait occuper toutes les hauteurs par des forts qui se correspondent et qui nous rendent maîtres du Caire contre les forces du dedans et contre celles du dehors.

Des forces viennent de partir pour occuper le port de Suez sur la Mer Rouge. Il vient d'y arriver une flottille venant d'Arabie et chargée des objets ordinaires de commerce et principalement de café Moka. Le général va armer cette flottille, la mettre en état de guerre et par là il sera maître de la Mer Rouge. Il a plu cette année à Suez, les citernes sont pleines, ainsi la garnison et les armées de tout genre qu'on y envoie pour équiper et armer la flottille sont assurées d'avoir de l'eau. D'ailleurs à deux lieues de là du côté de l'Arabie est la fameuse fontaine de Moïse, dont les Arabes se prendaient maîtres et dont ils vendaient l'eau aux Turcs de Suez; le général va bâtir un fort tout autour; nous en serons propriétaires. Suez ne sera plus en difficulté pour la boisson; nous en donnerons même aux Arabes qui par là seront dans notre dépendance. D'ici à Suez il y a 4 ou 5 jours de marche dans le désert; à chaque station le général va faire bâtir des fortins, où une légère garnison pourra résister aux Arabes et donner gîte aux voyageurs et protection aux caravanes. D'ailleurs les fortins entoureront les Arabes et contribueront encore à nous assurer de leur conduite.

On a reçu hier nouvelles de l'armée de la garnison à Suez et on a appris que les bâtiments français avaient pris sur les Anglais tout l'argent qu'ils ont coutume de porter pour leur commerce dans la Mer Rouge. Cette nouvelle est vague et nous pensons qu'elle a pour objet quelques prises fuites à l'entrée de la Mer Rouge par nos corsaires de l'Île de France. Ils ne savent pas vraisemblablement que nous sommes en Égypte; si ils pouvaient le savoir et si ils venaient dans nos ports, ils augmenteraient encore notre puissance qui doit bien inquiéter tous les despotes de l'Asie.

Nous commençons à faire sentir le poids de notre voisinage aux Arabes bédouins du désert. Ils nous ont harcelés pendant notre route et quand quelque pauvre traîneur se laissait devancer par le corps de l'armée d'une centaine de pas, les dignes descendants du bédouin Abraham tombaient sur eux à cheval avec la rapidité de l'éclair, tuaient le pauvre imprudent et le dépouillaient. Alors nous n'avions pas la cavalerie et tout ce qu'on pouvait faire était de veiller sur les traîneurs. Aujourd'hui que nos cavaliers ont aussi des chevaux arabes nous donnons la chasse aux Bédouins. Il y a quelques jours que le général Murat dans une seule expédition a ravagé et dépouillé huit de leurs camps, dans lesquels il a retrouvé beaucoup d'effets français et entre autres la selle du pauvre général Muireur dont je t'écrirai le malheur dans le temps et qui fut tué par des Arabes embusqués à deux pas de notre camp à Damanhour.

Il est bien probable que toutes les bandes de voleurs, voyant l'unité de la force de notre gouvernement en Égypte, voyant qu'on ira les attaquer jusque chez eux, qu'on coupera leurs palmiers et que dans l'Égypte, dont ils ne peuvent se passer, on les traitera de Turc à Maure, s'humaniseront et se soumettront à des lois; ils deviendront nos charretiers de Suez au Caire.

Adieu, ma chère amie, je t'embrasse bien tendrement; fais mille amitiés de ma part à nos enfants, à leurs maris, à nos frères et sœurs, à Pamela, à la citoyenne Berthollet et à tous nos amis. Dis bien au citoyen Eschassériaux que l'Égypte est la plus belle et la plus utile conquête que nous puissions faire et qu'il ne faut pas que pour faiblesse on l'abandonne.

Toutes nos connaissances se portent bien; nous sommes ici très heureux; il ne nous manque que nos femmes, nos enfants et nos amis. Ce n'est pas peu à la vérité; mais nous étions résignés au sacrifice en partant. Adieu encore une fois.

[Dossier Monge, Archives de l'Académie des Sciences, Paris]

5

A madame Eschassériaux

Au Caire le 2 nivôse an VII ère républicaine [22 décembre 1798]

Sur le point, ma chère Louise, de faire une tournée d'une quinzaine de jours, je ne veux pas quitter Le Caire sans t'adresser quelques mots au risque qu'ils ne te parviennent pas. Nous partons demain matin, Berthollet et moi, pour aller avec le général en chef à Suez. Nous occupons déjà depuis quelque temps ce port de la Mer Rouge. Le général qui se propose d'assurer la route par terre contre les Arabes et qui a des projets sur le port, veut s'assurer des choses par lui même. Il va reconnaître les lieux et nous profitons avec grand plaisir de l'offre qu'il vient de nous faire de nous y mener. Depuis cinq mois nous n'avons absolument rien reçu de France. Si le moindre petit aviso pouvait échapper à la surveillance des Anglais, portant des papiers publics surtout avec des lettres pour les particuliers, cela mettrait la joie dans toute l'armée. Je n'ai aucune nouvelle de tes couches. Je présume qu'elles ont été heureuses. Je te vois dans ton ménage, avec un mari aimable et plein de raison, avec un enfant bien constitué et plein de santé et tu me paraîs la femme la plus heureuse du monde. Conserve ce bonheur, ma chère Louise, il dépend en partie de toi.

Si des innombrables bâtiments que nous avons expédiés quelques uns ont pu passer et arriver à leur destination, vous devez connaître notre position en Égypte et apprécier ce que vaut à la République la conquête de ce bon et excellent pays. Vous devez savoir que les opérations ont été conduites avec sagesse et rapidité et que cette conquête est peut-être une de celles qui a le moins coûté en hommes et en choses, en sorte que si l'amiral Brueys avait suivi les ordres du général en chef qui ne pouvait plus communiquer avec lui qu'après la conquête du Caire, c'est à dire que si, après avoir opéré le débarquement de tout le matériel, il eût fait entrer sa flotte dans le port d'Alexandrie, ce qui a été ensuite reconnu possible, ou même mieux encore, si (les Anglais étant, à sa connaissance, dans l'est), il eût tout simplement mis à la voile pour Toulon où il serait arrivé

sans difficulté, l'expédition aurait quelque chose de miraculeux. Il a fallu que notre flotte fût presque entièrement détruite pour lui donner une couleur humaine à cet événement. De toutes nos espérances, aucune n'a été trompée, si ce n'est celle qui était relative aux finances. Depuis longtemps la civilisation allait en reculant ici d'une manière toujours de plus en plus rapide. Le commerce n'était fait et ne pouvait l'être que par des gens sans honneur; l'industrie avait fui; tous les travaux des Anciens, ceux mêmes des Arabes, bien postérieurs, n'étaient pas entretenus; toutes les sources de prospérité étaient taries et le revenus du pays dans l'état où il est (la Haute Égypte n'étant pas encore soumise et l'état de guerre interdisant tout commerce avec l'extérieur), les revenus dis je, sont insuffisants pour entretenir une armée nombreuse et active, pour exécuter les travaux de fortification nécessaires à notre défense (surtout ne devant recevoir aucun secours de la métropole), pour rétablir les anciens canaux qui doivent ramener la fécondité dans le pays, l'activité dans le commerce entre les deux mers et l'industrie dans les habitants. Il est donc impossible de mettre la main à tout. Mais ces retards même ne sont peut-être pas si fâcheux; on reconnaît tous les jours le pays et quand les circonstances le permettront, on fera les opérations les plus utiles et de la manière la plus profitable.

Déjà l'on a reconnu les anciens canaux qui communiquaient de la Mer Rouge au Caire, et l'on en a suivi un jusqu'à une journée de Suez. Ce que les Romains firent, ce qu'ont fait les Califes, nous pouvons le faire et nous ouvrirons par l'Égypte une route au commerce de l'Inde. Nous serons les maîtres de celui de l'Arabie, et ce beau pays devenant le point de communication entre l'Inde et l'Europe (les deux parties du monde les plus peuplées et les plus industrielles), sera peuplé et actif comme le Pont-Neuf, par lequel communiquent entre elles les deux moitiés de Paris.

Mais avant que d'entreprendre tous ces travaux qui sont immenses, il faut avoir subjugué les Arabes bédouins, qui sont des tribus de voleurs errantes dans le désert dont ils connaissent tous les détails et où il est impossible de les poursuivre; on les subjuguera lorsqu'ils verront en Égypte un gouvernement ferme et non divisé.

Déjà toutes les tribus voisines du Caire sont soumises et se char-

SEI LETTERE DALL'EGITTO (1798-1799)

gent chacune dans leur arrondissement de la sûreté de la route depuis la capitale jusqu'à Salheyeh notre porte avancée sur la côte de la Syrie; en sorte qu'aujourd'hui des cantiniers et d'autre particuliers se risquent à faire seuls cette route, ce qui aurait été impossible dans les commencements de notre établissement au Caire.

Notre jeune général jouit de la confiance entière de l'armée, qu'il mérite peut-être plus encore par la sagesse de sa conduite en matière de gouvernement que par ses talents militaires. Quant à nous autres, gens occupés de sciences, nous jouissons ici de tout l'agrément que nous avons espéré. Notre Institut est en pleine activité. J'en ai été le président pendant le premier trimestre; le général en était le vice-président. Je suis sorti de charge hier; c'est le général qui est président et Berthollet lui a succédé dans la vice-présidence. Nous faisons beaucoup de mémoires. Plusieurs de nos membres sont actuellement en tournées et rapporteront dans un mois leurs récoltes. Immédiatement après, nous solliciterons l'impression du premier volume de nos mémoires et peut-être sera-t'il publié et distribué en Europe avant celui de l'Institut de Paris. Si cela arrivait, nous n'en tirerions pas vanité, mais ce serait une leçon que nous aurions donnée à nos pères.

L'armée qui avait d'abord beaucoup d'humeur contre l'Égypte: 1° parce qu'elle avait essuyé toutes sortes de fatigues et de privations en parcourant 50 lieues de désert; 2° parce que n'ayant point de chevaux elle était harcelée dans sa marche par des Bédouins bien montés qui venaient enlever à la barbe du camp ceux qui s'en écartaient et dans les marches tous les traîneurs; 3° parce que dans ce pays tous les usages sont différents des notres; il n'y avait pas de pain et le peu qu'on en trouvait quoiqu'il fut fait avec du bon froment n'était pas mangeable; 4° parce qu'il n'y avait ni vin ni femmes; 5° parce que pour peu qu'on s'écartât du Nil on n'avait pas même de l'eau ... l'armée, dis je, commence à s'accoutumer au pays et même à le trouver agréable.

Je ne crois pas qu'il y ait un climat plus heureux et plus sain. Tous nos blessés ont guéri avec la plus grande rapidité, en sorte que nos pertes en hommes, qui n'ont pas été grandes, ont encore été moindres par les guérisons sur lesquelles on n'avait pas compté.

GASPARD MONGE

Depuis que nous avons mis le pied en Égypte, nous n'avons pas vu une goutte d'eau (quoiqu'il ait plu même abondamment à Alexandrie); tous les jours le ciel est brillant et le lendemain le jour est aussi beau que la veille. L'été est assez chaud, mais cette chaleur est rendue supportable par un vent de nord qui souffle continuellement, en sorte que si l'appartement est ouvert du nord au sud, vous n'êtes jamais incommodé par la chaleur. Nous sommes actuellement dans les jours les plus courts de l'année; le soleil est levé à 7 heures du matin et ne se couche qu'après 5 heures du soir; la journée est beaucoup plus longue qu'en Europe.

Il fait frais la matinée, le thermomètre descend à 8 ou 9 degrés au dessus de la glace, mais dans les appartements on n'éprouve pas le besoin du feu. Le soleil brille dans le jour, la végétation est très active et l'Égypte qui a été ensemencée il y a un mois est actuellement comme un grand jardin. Les animaux de notre basse cour et de notre ménagerie mangent déjà l'herbe que nous avons semée depuis la retraite de l'inondation et nous sommes actuellement comme on est en floréal à Paris.

Je vais terminer court, ma chère Louise; ma lettre n'est qu'un bavardage que tu ne montreras qu'à la famille. Dis bien au citoyen Eschassériaux que l'Égypte est une possession précieuse pour la République, qu'aucun objet ne peut être mis en compensation et qu'il serait bien impolitique de l'abandonner. Tipoo Sahib sait que nous sommes établis au Caire, et il a dépêché un indien porteur d'une lettre que les Arabes lui ont prise. Ce messenger n'est pas encore ici; il vient avec une escorte de nos postes avancés.

J'embrasse bien tendrement ton bon mari, son estimable frère, ton petit enfant que je suis bien empressé de voir. Tu sais combien je te suis attaché.

Monge

Embrasse pour moi ta mère, tes oncles et tes tantes. J'ai écrit bien souvent, peut-être ta mère n'a-t-elle reçu aucune de mes lettres. Dans ce cas elle doit avoir été bien inquiète. Ce n'est pas ma faute; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui éviter cette peine, mais les Anglais sont là.

[Ms 2192, Bibliothèque de l'Institut de France, Paris]

6

Au citoyen Fourier, secrétaire de l'Institut

A Jaffa 20 ventôse l'an VII ère républicaine [10 marzo 1799]

Berthollet et Costaz, mon cher collègue, écrivent au Caire et doivent vraisemblablement vous donner les détails de la prise incroyable de Jaffa; les batteries ont été démasquées le matin à 8 heures; vers midi la brèche était faite; le général en chef a fait successivement deux sommations auxquelles on n'a répondu autrement qu'en coupant le col aux pauvres Syriens qu'on en avait fait porteurs; et à 4 heures après midi nous étions maître de la ville prise d'assaut et qui a essuyé le feu le plus complet. Nous y avons trouvé une artillerie superbe et qui nous sera bien utile pour soumettre Saint Jean d'Acre. Mais Dyezzer, qui ne sait pas encore que nous sommes maîtres de la ville, a soin de nous approvisionner par des bâtiments qu'il expédiait pour les assiégés et que nous avons grand soin d'accueillir. Nous avons trouvé peu de poudre dans la ville; un bâtiment de Dyezzer vient de nous en apporter dix milliers.

Je crois qu'il est bon que l'Institut sache que dans la ville d'El Arych, près du puits qui est dans le fort, se trouve un monument égyptien qui sert d'auge. Ce n'est pas un tombeau car il n'a pas plus de trois pieds de longueur. J'en dessine ici grossièrement la figure. Il me paraît que c'était une espèce de niche pour placer une idole: elle devait être dressée sur la base B C D. Le point A est le sommet d'une pyramide carrée très aplatie qui formait le dessus. Le monument est en granit noir et les quatre faces latérales, tant les deux intérieures que les deux extérieures sont couvertes de hiéroglyphes. Les autres faces sont nues. L'ouverture est garnie d'une feuillure qui paraît avoir été destinée à recevoir une clôture. Le monument me paraît très bien conservé, malgré l'usage auquel il est employé depuis si longtemps. Mais mes collègues ne le jugent pas digne d'être transporté au Caire. Si les moyens de transport étaient aussi faciles qu'en Europe, je désirerais qu'on l'emportât. Peut-être en retournant en Égypte il sera facile de le placer sur un caisson. En

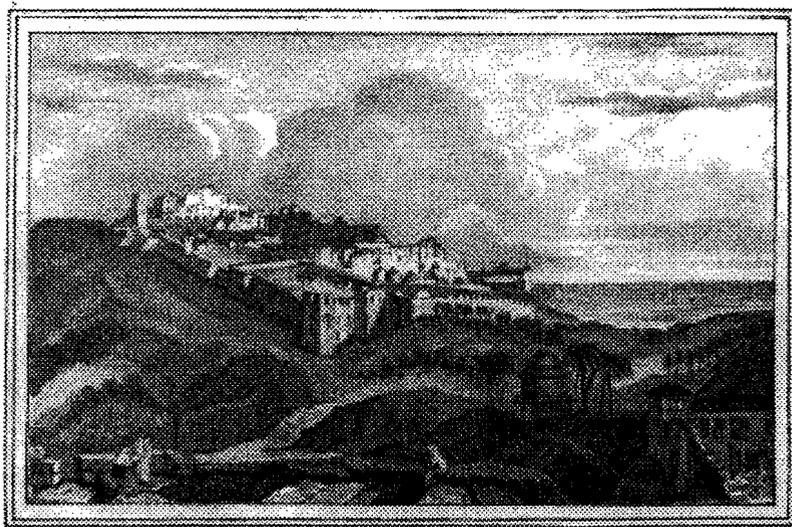
GASPARD MONGE

attendant, je pense qu'il est bon que l'Institut sache qu'il existe et je vous prie d'en tenir note sur le registre.

Nous nous portons tous bien; nous vous embrassons. Rappelez nous au souvenir du citoyen Champy et à celui de tous nos amis.

Monge

[Ms 2192, Bibliothèque de l'Institut de France, Paris]



Jaffa